

AGATA SADKOWSKA-FIDALA

Université de Wrocław

Satisfaire sa faim : destin, dessein et vocation dans *À vau l'eau* de Joris-Karl Huysmans

En 1882, deux ans avant *À Rebours*, Huysmans publie un petit texte qualifié tantôt de roman, tantôt de nouvelle. Connu avant tout pour ses filiations schopenhaueriennes et sa conclusion que « seul, le pire arrive », *À vau l'eau* contient, sur peu de pages, un concentré de la vision du monde de l'auteur. On peut être tenté de ne voir dans ce texte qu'une caricature d'un quadragénaire trop pauvre pour être heureux et trop riche pour en mourir, ou de considérer M. Folantin comme l'anticipation humoristique et une version triviale du duc des Esseintes. Humoristique, le texte l'est sans doute : M. Folantin a bien été cet enfant dont les cuisses furent, à sa naissance, poudrées « avec de la farine raclée sur la croûte d'un pain »¹. Le ramener à cet aspect serait pourtant une simplification.

L'histoire racontée est celle de Jean Folantin, petit fonctionnaire aux revenus modestes. Stéphanie Guérin-Marmigère voit dans son nom déjà une « disqualification de l'être »² et son appartenance à la catégorie des anti-héros. L'intrigue est aussi banale que le protagoniste : Folantin cherche une nourriture

1 J.-K. Huysmans, *À vau-l'eau*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p. 10. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation AV, la pagination après le signe abrégatif.

2 S. Guérin-Marmigère, *La poétique romanesque de Joris-Karl Huysmans*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 215.

décente et n'en trouve pas. Son dessein semble irréalisable dans un Paris ravagé par les travaux d'Haussmann, où la modernité abjecte sort de tous les coins, salit les saucés et dégrade les viandes. Par conséquent, Folantin a affaire, selon les mots d'Alexandre Leroy, à « une nourriture parfois empoisonnée »³. Ève-Marie Halba précise que « [c]ette quête infructueuse se double d'une autre difficulté, retrouver l'appétit »⁴ : quand celui-ci disparaît, le repas est en effet plus proche d'un supplice que d'un plaisir.

La fameuse quête culinaire de Folantin se résume en « inutiles chasses dans le quartier » (AV, 43). L'attente du repas rappelle l'attente d'un supplice, lors duquel le protagoniste se voit forcé d'absorber des fromages découpés « dans un pain de savon de Marseille » (AV, 7) ou de mâcher « les filaments des aloyaux dont les chairs [fuient] sous la fourchette » (AV, 19). Les tentatives de composer un repas chez lui apportent un bonheur provisoire suivi d'une punition cruelle sous la forme d'insomnies (AV, 42). Une chance inespérée se présente un jour : c'est la découverte d'une pâtisserie offrant un service de traiteur, des « dîners pour la ville ». Les émotions éprouvées par le protagoniste à cette occasion dépassent la trivialité de la situation : il précise l'heure des livraisons « tout palpitant », son front « s'assombrit » de crainte d'entendre le prix (AV, 43-44). Au bureau, il arbore un tel « air extatique » et une telle hâte de partir, que son collègue croit à un rendez-vous amoureux :

- Avouez qu'elle vous attend, dit-il.
- Qui ça, elle ? interrogea M. Folantin très étonné.
- Allons, c'est bon, vous voulez apprendre à un vieux singe à faire

3 A. Leroy, « Huysmans gourmand ? », [dans :] J. Solal (dir.), *Huysmans, humeurs, humours*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 69.

4 È.-M. Halba, « En quête d'un restaurant parisien au XIX^e siècle : À *vau-l'eau*, une nouvelle de Joris-Karl Huysmans », [dans :] *Ethnologie française*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, vol. 44, p. 21.

des grimaces. Voyons, blague à part, elle est blonde ou brune ?
 – Oh ! Mon ami, répliqua M. Folantin, je puis vous assurer que j'ai vraiment autre chose à penser qu'aux femmes.
 – Oui, oui... je sais bien, ça se dit. Ah ! Ah ! farceur, vous êtes encore un chaud de la pince, vous ! (AV, 44-45)

La qualité, plus que satisfaisante, de la nourriture pousse Folantin à une tentative d'épanouissement : il dépense toutes ses économies à décorer son intérieur, négligé pendant des années. Les émotions qui l'accompagnent sont fortes : il s'agit d'« une hâte fébrile » (AV, 46) et d'une joie d'enfant (AV, 47). Le protagoniste croit à une trêve du sort et éprouve un réel plaisir à se calfeutrer chez lui :

Le froid lui semblait parqué au-dehors, repoussé par cette intimité de petit coin choyé, et la neige qui tombait, qui assoupissait tous les bruits de la rue, ajoutait encore à son bien-être ; dans le silence du soir, le dîner, les pieds devant le feu, tandis que les assiettes chauffaient devant la grille, près du vin dégourdi, était charmant, et les ennuis du bureau, la tristesse du célibat s'envolaient dans cette pacifiante quiétude. (AV, 47)

Malheureusement, en peu de temps, l'idylle se gâte, la nourriture devenant impossible : « tous les mets avaient un goût à part, un goût indéfinissable, tenant de la colle de pâte un peu piquée et du vinaigre éventé et chaud » (AV, 47-48). Sans avoir le courage de se révolter, le protagoniste subit les « résidus » qu'on lui offre. La douleur de vivre redevient poignante.

Elle l'est sous d'autres points de vue aussi. Comme tous les protagonistes de Huysmans, Folantin est déchiré entre le besoin impérieux de s'isoler des autres et l'amertume d'être seul. Il rêve, avant tout, d'un bonheur domestique, qui se ramènerait à un appartement bien tenu, un feu toujours prêt dans la cheminée et un repas servi par une femme qui n'aurait pas d'autres ambitions que de satisfaire son compagnon masculin sur ces points :

il en arrivait à regretter de n'être pas un concubin. « Le mariage est

impossible, à mon âge, se disait-il. Ah ! Si j'avais eu, dans ma jeunesse une maîtresse et si je l'avais conservée, je finirais mes années avec elle, j'aurais, à mon retour, ma lampe allumée et ma cuisine prête. Si la vie était à recommencer je la mènerais autrement ! je me ferais une alliée pour mes vieux jours ; décidément, j'ai trop présu-mé de mes forces, je suis à bout. (AV, 42)

Souvent, il essaie de se persuader du bonheur qu'il a de ne pas être à deux ; cela dure en principe peu de temps, car, comme l'écrit Per Buvik, « [s]'il y a indubitablement un bonheur de célibataire, c'est un bonheur précaire, critique, comme on dit d'un malade qu'il se trouve dans une phase critique », mais « [s]a précarité n'empêche personne de le convoiter, de le regretter, d'en rêver ou de s'en délecter »⁵. Hélas, cette délectation ne suffit pas pour masquer aux yeux de Folantin le vide de sa vie (AV, 42).

Folantin annonce également les futurs protagonistes huysmansiens par son absence quasi totale de relations : ses anciens amis, vaguement cités dans le texte, ne sont plus là et il préfère se résigner plutôt que d'en chercher d'autres (AV, 37). Quand il essaie de « rompre avec sa sauvagerie » (AV, 29), il en souffre encore davantage, forcé de subir, en compagnie d'un certain M. Martinet, une représentation théâtrale de mauvais goût (AV, 34-36) et une table d'hôte affreuse à laquelle se bousculent, comble de malheur, des gens du Midi (AV, 32).

Évidemment, le milieu se montre aussi toujours hostile. Le temps, dans les deux sens du terme, météorologique et chronologique, ne peut qu'offrir à Folantin « les fines lanières d'une pluie battante », ou « les neiges amollies [qui] coul[ent], en clapotant, sous un ciel gonflé, comme noyé d'eau » (AV, 7), ou encore d'« inexorables soirées » d'automne (AV, 29). Le

5 P. Buvik, *La luxure et la pureté : essai sur l'œuvre de J.-K. Huysmans*, Paris, Didier, 1989, p. 145.

nouveau Paris lui donne des malaises et des angoisses, avec ses « interminables casernes s'étendant à perte de vue », et son « luxe de mauvais goût » (AV, 39-40). Le passé est toujours vu comme meilleur que le présent (AV, 39). Quand le protagoniste soupire : « on ne peut pas se procurer maintenant un cigare propre » (AV, 34), il dit en fait : « je ne sais plus vivre ».

Comment vivre, si la vie est foncièrement vaine ? L'adjectif est répété plusieurs fois. Aux « vains achats » (AV, 21) se joignent de vaines recherches, animées toujours par un vain espoir (AV, 22, 25). Folantin est persuadé que sa vie est finie (AV, 37-38), qu'elle appartient au passé, comme ces « rues calmes et muettes » démolies et « les passages curieux, rasés » par Haussmann (AV, 39).

Il est clair que Folantin n'arrive pas à percer le mur de son impuissance et de son abattement. Il sent sa vie basculer sous ses malheurs continus : « [t]out fiche le camp » (AV, 36), répète-t-il. Il regrette toujours ce qui est inaccessible ; sa vie semble illustrer les propos de Baudelaire : « [c]ette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit ». Dans ce contexte, l'aventure finale avec la prostituée à laquelle il n'a pas la force de s'opposer, pour, pendant un moment, perdre la tête et éprouver « une bouffée de jeunesse », se présente comme le comble du malheur, un dernier échec, lui faisant entrevoir « l'horizon désolé de sa vie » (AV, 54) et tuant en lui, définitivement, tout espoir :

il comprit l'inutilité des changements de routes, la stérilité des élans et des efforts ; « il faut se laisser aller à vau-l'eau ; Schopenhauer a raison, se dit-il, « la vie de l'homme oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui ». [...] il n'y a qu'à se croiser les bras et à tâcher de dormir [...] Le plus simple est encore de rentrer à la vieille gargote, de retourner demain à l'affreux bercail ». (AV, 54-5)

Le nom de Schopenhauer peut étonner dans un texte aussi peu chargé de références intertextuelles.

La légèreté avec laquelle la pensée du grand philosophe est approchée est également surprenante. Elle relève d'un procédé que Rudy Steinmetz explique en parlant d'*À Rebours* : « Huysmans sélectionne [...] tout ce qui, dans la doctrine du philosophe, concorde avec l'état d'esprit dans lequel il se trouve [...] délaissant sciemment le reste »⁶. La présence de ce nom peut aussi suggérer le besoin d'étayer l'attitude de Folantin en faisant appel à une autorité, ou de le situer dans un contexte plus large, dans une communauté de malheureux.

Folantin, avec son destin d'éternel insatisfait, apparaît comme une victime de son époque, porteuse d'une contamination universelle qui empêche de trouver des nourritures saines dans un monde post-apocalyptique. Par conséquent, dans sa quête, il a le choix entre la faim, le dégoût et la désillusion : le jeu ne contient pas d'autres options. Chaque tentative doit se solder par un échec, par le fait même que « les caprices stomacaux reposent sur ce jeu alterné de certitude et de doute »⁷, comme le rappelle Ève-Marie Halba. Folantin parle amèrement de cette « Providence qui donne argent, honneur, santé, femme, tout aux uns et rien aux autres » (AV, 14), il a le sentiment poignant que la justice n'existe pas (AV, 25). Ainsi, il s'agit d'une sorte de destinée sociale et environnementale : Folantin est incapable d'échapper à la réalité sociale de son époque, ne serait-ce que par le fait qu'il vient d'une famille pauvre et n'arrive pas à sortir de sa condition (AV, 10). Il n'a ni les talents ni l'énergie pour le faire, et aucune chance ne s'est présentée à lui. S'agit-il seulement d'une soumission passive à l'inclémence du sort ? Nous avons le

6 R. Steinmetz, « Huysmans avec Schopenhauer : le pessimisme d'*À Rebours* », [dans :] *Romantisme*, 1988, n° 61, p. 65.

7 È.-M. Halba, *op. cit.*, p. 22.

droit de penser que non. *À vau-l'eau* marque une césure : les textes huysmansiens publiés après le récit des aventures de Folantin, d'*À Rebours* à *La retraite de M. Bougran*, mettent en scène des protagonistes célibataires et isolés (ou en train de le devenir), vivant dans un univers désespéré, obsédant, dont aucune issue n'est possible. L'art et le rêve s'y révèlent des échappatoires aussi impuissantes qu'une activité absurde. Folantin est donc le premier de cette lignée de personnages. À partir du moment où « il compr[end] qu'il ne [faut] compter sur aucune clémence du sort, sur aucune justice de la destinée » (AV, 11), ses tentatives ne peuvent être que vaines, puisqu'il ne croit pas à la possibilité de s'en sortir. Le texte ne décrit en fait aucune évolution, puisque la phrase citée ci-dessus est prononcée par le protagoniste au début du récit : l'évolution est apparente, elle correspond plutôt à une prise de conscience de la vanité totale de toute activité qu'à une dégradation réelle. Le jeune Folantin et le Folantin quadragénaire participent du même abattement, de la même résignation. Dans ce sens, ne jamais se sentir satisfait sera le résultat du choix de non-agir, ou d'agir d'une façon qui annonce l'échec, d'un refus de vivre qui sera aussi celui de des Esseintes. Folantin partage avec le duc tant son impuissance sexuelle que son fantasme d'anéantissement : à quoi bon chercher à se nourrir, si la vie est et sera toujours aussi cruelle ? À quoi bon la prolonger ? Le sens de ces actions est aussi dérisoire que celui du projet de mettre des enfants au monde. Son rêve de « tâcher de dormir » (AV, 55) équivaut à un désir de ne pas se voir vivre, en raison de sa grande peur de vivre. L'impossibilité de se nourrir est vécue, et pour cause, comme un obstacle majeur à la vie. Francesco Manzini appelle notre protagoniste « un homme qui n'a plus d'appétit ni pour la nourriture, ni pour le sexe », se coupant ainsi des deux

sources de plaisir vital⁸. Ève-Marie Halba voit dans l'absence d'appétit de Folantin « l'un des symptômes de son *taedium vitae* »⁹. Dans ce sens, Folantin et des Esseintes dérivent tous les deux de la même grisaille, de la même absence d'espoir, de la même morne décrépitude. Toutes les ressources exploitées par les protagonistes se sont avérées inefficaces, et Folantin, sans aller jusqu'à envisager la solution entrevue par le duc au moment du retour à Paris, songe déjà aux bienfaits d'entrer dans les ordres. Il se rend compte des avantages alimentaires de l'Église, puisque « [h]ors la religion, point de mangeaille » (AV, 18), surtout pour quelqu'un qui vit dans le VI^e arrondissement où les ecclésiastiques sont omniprésents. Ce n'est pas par hasard que le dernier chapitre du livre, le même qui aboutit à l'aventure avec la prostituée et à la plainte finale, contient l'épisode du faire-part de décès d'une cousine lointaine, une religieuse « autrefois aperçue » (AV, 50). Folantin se sent alors tenté par les charmes de la vie cloîtrée ; il les envisage pourtant du point de vue pratique : « Quelle occupation que la prière, quel passe-temps que la confession, quels débouchés que les pratiques d'un culte ! » (AV, 50). Il va jusqu'à admettre que « la religion pourrait seule panser la plaie qui [l]e tire » (AV, 51), mais, concluant à son absence de foi, il repousse cette idée, se persuadant que le couvent doit être « un lieu de désolation et de terreur » (AV, 51). L'impasse est complète, les issues ont été soigneusement bloquées. Il n'en est pas moins vrai que la vocation monacale, qui hantera des Esseintes et surtout Durtal, a été aussi entrevue et jalouée pendant un moment. Cette « gourmandise

8 « a man who no longer has an appetite either for food or for sex » (trad. A. S.-F.), F. Manzini, « Nutrition, hunger and fasting: spiritual and material naturalism in Zola and Huysmans », [dans :] *Forum for Modern Language Studies*, 2012, vol. 41, n° 1, p. 27.

9 È.-M. Halba, *op. cit.*, p. 23.

pour une autre nourriture, idéalisée et spirituelle », pour utiliser l'expression de Leroy, est bien la contrepartie inévitable dans le cas de Huysmans, on le sait, du « dégoût pour la nourriture physique »¹⁰. La hantise d'un idéal se fait de plus en plus concrète, même si sa réalisation relève encore, aux yeux du protagoniste, du domaine de l'impossible.

Rémy de Gourmont avait appelé *À vau-l'eau* « ce poème du dégoût et de la résignation morne »¹¹. Cette résignation ne dénote pas une acceptation de l'imperfection du monde, même si l'affirmation finale que « seul le pire arrive » pourrait relever d'une acceptation de l'inévitable cruauté du sort, mais au contraire, un refus violent de celle-ci. L'absorption de la nourriture se fait déjà dans un état d'anxiété : sûr de sa « déveine coutumière » (AV, 23), Folantin prévoit « qu'il [va] manger un désolant fromage » (AV, 7). Ce qui arrive ne peut que le confirmer, s'inscrivant dans la logique, intériorisée, du « vide de sa vie murée ». Le priver du sentiment du « chemin de croix de ses quarante ans » (AV, 10) serait peut-être le priver du sens de sa vie, de cette certitude, toxiquement sécurisante, que chaque plaisir, chaque promesse de plaisir, chaque rêve de plaisir seront punis.

La vocation de Folantin est donc de souffrir, et de décrire, déplorer, déployer les ressources pour en parler. Il ne le fait pas encore autant que le feront les protagonistes des futurs romans de Huysmans, mais il le fait : les nombreuses répétitions de son éternelle complainte en témoignent. Il semble prendre du plaisir à rabâcher ses innombrables mésaventures. Il les collectionne, semble les chercher, soulignant avec complaisance : « rien ne me divertit, rien ne m'intéresse »

10 A. Leroy, « Huysmans gourmand ? », *op. cit.*, p. 45.

11 R. de Gourmont, « Huysmans et la cuisine », [dans :] *Promenades littéraires*, Paris, Mercure de France, 1912, <http://www.remydegourmont.org/vupar/rub2/huysmans/notice.htm#huysmanset>, 3^e paragraphe.

(AV, 49). Elles ne peuvent être que négatives, pour ne pas détruire cette vision du monde ; essayer de transgresser le vide de sa vie signifierait en fait sortir de sa coquille sécurisante. Il est vrai qu'on y étouffe, dans cette coquille, mais imaginons les dangers de la quitter !... Folantin incarne déjà à merveille ce masochisme huysmansien dont a parlé Robert Baldick, consistant à « s'attarder sur l'aspect désagréable des choses, s'exposant délibérément à la laideur, à la bêtise et à la douleur »¹², résultant de la certitude que « souffrir était aussi essentiel à son art et à ses convictions »¹³. Curieusement, Folantin ressent un soulagement une fois la mauvaise expérience terminée, ce qui témoignerait de son besoin de la voir arriver. Mais il entrevoit aussi la possibilité d'une expérience tonifiante, capable d'atténuer sa souffrance, et c'est celle d'une communauté de malheureux. Il la découvre dans un établissement fréquenté par des gens âgés et pauvres : « M. Folantin se trouvait plus à l'aise dans ce monde de déshérités, de gens discrets et polis, ayant sans doute connu des jours meilleurs et des soirs plus remplis ». Cette communauté de « gens sans famille, sans amitiés, cherchant des coins un peu sombres » (AV, 37), silencieuse et accueillante, sécurisante, fait penser aux expériences futures de Durtal, qui se sentira à l'aise, frôlant à Saint-Séverin « la timidité de[s] misères muettes »¹⁴, et trouvera un bonheur communautaire au milieu des moines de Notre-Dame de l'Âtre, assez présents et bienveillants pour le conforter et en même temps assez distants, par leur vœu de silence, pour respecter sa solitude.

12 « dwell upon the unpleasant aspect of things, deliberately exposing himself to ugliness and stupidity and pain » (trad. A. S.-F.), R. Baldick, *The life of J.-K. Huysmans*, Dedalus 2006, p. 103.

13 « to suffer was also essential to his art and to his beliefs » (trad. A. S.-F.), *ibidem*.

14 J.-K. Huysmans, *En Route*, Paris, Gallimard, 1996, p. 90.

La destinée de notre protagoniste nous fait penser aussi aux fameux 3F qui désignent la réponse du système nerveux au danger : *fight, flight, freeze* : lutte, fuite, figement¹⁵. L'attente du désagrément et la certitude qu'il va advenir amènent le figement, celui devant les mets indigestes, mais aussi celui face à une lutte potentielle, une révolte face au crémier ou à la pâtissière qui l'empoisonnent. La fuite se manifeste suite à un excès de facteurs stimulants, d'autant plus que notre protagoniste est doté d'un système nerveux sensible et facilement aiguillonné, ainsi que d'une hypersensibilité sensorielle. Dans ce sens, Folantin apparaît figé dans des mécanismes de défense psychologique pour la plupart inadéquats, ce qui renforce son sentiment d'impuissance devant le monde. C'est pourquoi il apparaît comme un personnage illusoire, et ses péripéties comme des rebondissements ridicules. Folantin semble « programmé » pour souffrir, destiné à souffrir, choisissant la souffrance comme composante de sa vision du monde. Est-ce seulement parce que « l'essence même du naturalisme de Huysmans [...] fut sa passion de dire la collection des dégoûts petits et grands que lui donnait l'existence »¹⁶, comme l'avait écrit Pierre Martino ? Se concentrer sur cette souffrance pourrait dispenser Folantin de chercher plus en profondeur, ou peut-être est-il fondamentalement incapable d'autre chose, trop malade dans sa réponse au monde, en tout cas incapable de gérer sa vie et d'accepter la diversité douloureuse de l'existence, le déplaisir inscrit dans la vie humaine. D'autre part, il est aussi inapte à trouver une zone de plaisir accessible, réelle, non cérébrale, échappant à la

15 W. Cannon, *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage: An Account of Recent Research into the Function of Emotional Excitement*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1929.

16 P. Martino, *Le naturalisme français*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, p. 110.

logique du jeu dont les règles l'oppressent et le sécurisent en même temps. Il semble figé dans son impuissance à agir. Pierre Cogny a eu raison d'appeler Durtal « l'éternel Folantin »¹⁷, et de considérer *À vau l'eau* comme une mise en abyme de l'œuvre huysmanienne à venir.

Il est intéressant de rappeler ici un fait relativement peu connu : avant d'écrire *À vau l'eau*, Huysmans avait travaillé à un autre projet, qu'il a ensuite abandonné au profit du récit des aventures de Folantin. Il s'agit du roman *La Faim*, resté à l'état de notes, et dont l'action devait se passer lors du siège de Paris. L'héroïne était une femme, Anna, inspirée de la même Anna Meunier derrière laquelle s'est caché Huysmans pour parler de lui-même¹⁸, et donc, aussi, probablement, double plus ou moins fidèle de l'auteur, par un jeu subtil qui laisse entrevoir les limites floues du masculin. Les auteurs de l'introduction à l'édition critique des notes laissées par Huysmans soulignent que le titre de ce roman « indique assez le propos allégorique du romancier »¹⁹. *La Faim* et *À vau-l'eau* découlent du même projet, comme d'ailleurs, de plus en plus consciemment, tous les livres postérieurs de Huysmans : chercher à apaiser la faim, mais une faim qui ne se limite pas à la dimension gastrique. À l'origine de cette quête se trouve l'expérience personnelle du romancier, sa dyspepsie qu'il évoque volontiers dans sa correspondance : Robert Baldick rappelle que si Huysmans lui-même était difficile à satisfaire sur le plan culinaire,

17 P. Cogny, *Joris-Karl Huysmans à la recherche de l'unité*, Paris, Nizet, 1953, p. 153.

18 A. Meunier, « Joris-Karl Huysmans », [dans :] P. Brunel, A. Guyaux (dir.), *Cahiers de L'Herne*, 1985, n° 47.

19 J.-K. Huysmans, « *La Faim*. Notes pour le projet du roman », [dans :] *Idem*, J.-M. Seillan, A. Jeannerod, M. Dottini-Orsini, É. Reverzy (éd. critique), *Œuvres complètes. Tome I - 1867-1879*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 836.

« souvent la faute n'est pas à la nourriture elle-même mais à [son] estomac malade »²⁰. Il n'en est pas moins vrai que cette douleur physique constitue un point de départ pour une quête en profondeur, car elle est perçue comme un des désagréments majeurs de l'existence matérielle, qui amène l'écrivain à chercher un apaisement sur le plan du spirituel. Le refus de l'encombrant corporel trouvera son aboutissement dans l'histoire de Sainte Lydwine de Schiedam, qui réussit à transgresser ce fardeau et « devient connue en tant que la femme qui ne mange pas, ne dort pas et pourtant continue à vivre », selon l'expression de Francesco Manzini.²¹

Ainsi, le destin de Folantin est de ne jamais bien manger, et par conséquent de n'être jamais satisfait. Notre protagoniste, pour citer encore Halba, semble « réductible à son estomac : il doit sans cesse le satisfaire, le soigner, le divertir »²². L'alimentation, symbolique, correspond au confort et au bonheur introuvables ; elle représente, selon l'expression de Baldick, « une profonde peur de la vie et un désir ardent de sécurité spirituelle »²³. C'est pourquoi « [l]e moment où le personnage est le plus heureux est celui où il refait son intérieur et prend plaisir à retrouver « cette intimité du petit coin choyé ». Quelle meilleure image d'une digestion réussie ! »²⁴. Le lien entre la nourriture et le bonheur est plus qu'apparent : la pyramide des besoins de Folantin semble très simple, et ne comporte que deux étages. Cette inextricabilité s'explique par

20 « often the fault lay not with the food itself but with [his] ailing stomach » (trad. A. S.-F.), R. Baldick, *op. cit.*, p. 102.

21 « becomes famous as the woman who neither eats nor sleeps, yet continues to live » (trad. A. S.-F.), F. Manzini, *op. cit.*, p. 31.

22 È.-M. Halba, *op. cit.*, p. 25.

23 « a profound fear of life and an ardent desire for spiritual security » (trad. A. S.-F.), R. Baldick, *op. cit.*, p. 100.

24 È.-M. Halba, *op. cit.*, p. 25.

les connotations attachées à la nourriture. Si elle est bonne, elle amène le plaisir, le sentiment de sécurité. Ce sentiment, à son tour, est la condition nécessaire pour entreprendre toute tentative d'épanouissement, ne serait-ce que par la banale occupation de redécorer son intérieur. L'attente d'un bonheur culinaire possible ressemble à l'attente d'une femme aimée. Les émotions que Folantin éprouve dans le contexte de la nourriture indiquent qu'il s'agit de beaucoup plus que de se remplir l'estomac. Elles se réfèrent au profond sentiment d'insécurité auquel les mécanismes de défense mentionnés essaient de parer, mais sans succès. Le fantasme et la peur de la femme, de même que la concession de Folantin à une femme – la prostituée –, qui l'achève finalement, montrent que la femme est aussi au cœur de ce récit, avec la sécurité qu'elle semble promettre et la douleur qu'elle apporte. La misogynie huysmansienne est ancrée dans la souffrance, « profondément enracinée dans la peur »²⁵ ; elle se réfère bien sûr aux mauvaises expériences et à l'impuissance sexuelle, mais aussi, en profondeur, à la femme par qui tout a commencé. La nourriture, c'est la mère, la première nourricière, perdue, absente des textes huysmansiens. Dans ce sens, la faim ressentie par le protagoniste ne pourra jamais être satisfaite, car elle correspond à une blessure incurable et à une absence impossible à combler.

25 « deeply rooted – in fear » (trad. A. S.-F.), R. Baldick, *op. cit.*, p. 103.

bibliographie

- Baldick R., *The life of J.-K. Huysmans*, Dedalus 2006.
- Buvik P., *La luxure et la pureté : essai sur l'œuvre de J.-K. Huysmans*, Paris, Didier, 1989.
- Cogny P., *Joris-Karl Huysmans à la recherche de l'unité*, Paris, Nizet, 1953.
- Gourmont R. de, « Huysmans et la cuisine », [dans :] *Promenades littéraires*, Paris, Mercure de France, 1912, <http://www.remydegourmont.org/vupar/rub2/huysmans/notice.htm#huysmanset>.
- Guérin-Marmigère S., *La poésie romanesque de Joris-Karl Huysmans*, Paris, Honoré Champion, 2010.
- Halba È.-M., « En quête d'un restaurant parisien au XIX^e siècle : *À vau-l'eau*, une nouvelle de Joris-Karl Huysmans », [dans :] *Ethnologie française*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, vol. 44.
- Huysmans J.-K., *À vau-l'eau*, Paris, Mille et une nuits, 2000.
- Huysmans J.-K., *En Route*, Paris, Gallimard, 1996.
- Huysmans J.-K., « *La Faim*. Notes pour le projet du roman », [dans :] *Idem*, Seillan J.-M., Jeannerod A., Dottini-Orsini M., Reverzy É. (éd. critique), *Œuvres complètes. Tome I - 1867-1879*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- Leroy A., « Huysmans gourmand ? », [dans :] Solal J. (dir.), *Huysmans, humeurs, humours*, Paris, Classiques Garnier, 2020.
- Manzini F., « Nutrition, hunger and fasting: spiritual and material naturalism in Zola and Huysmans », [dans :] *Forum for Modern Language Studies*, 2012, vol. 41, n° 1.
- Meunier A., « Joris-Karl Huysmans », [dans :] P. Brunel, A. Guyaux (dir.), *Cahiers de L'Herne*, 1985, n° 47.
- Martino P., *Le naturalisme français*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969.
- Steinmetz R., « Huysmans avec Schopenhauer : le pessimisme d'*À Rebours* », [dans :] *Romantisme*, 1988, n° 61.

abstract

Satisfying one's hunger:
destiny, purpose and vocation
in *À vau l'eau* by Joris-Karl Huysmans

In his short novel published before *À Rebours*, entitled *À vau-l'eau*, Huysmans tells a story of a protagonist unable to find good food. His quest for a passable restaurant remains unfulfilled, and joins other unfulfilled needs linked to his social life. It becomes clear that behind this quest, told with numerous details and a significant emphasis, there are other, more profound needs that Huysmans will name, more and more directly, in his post-naturalist novels. At the deepest level, the quest comes down to the impossibility to accept life's difficulties, its duality, and to the wound of an unhappy childhood and a lost mother, so little named and therefore so present in Huysmans' works.

keywords


hunger, research, suffering, disappointment

mots-clés

faim, recherche, souffrance, déception

agata sadkowska-fidala

Agata Sadkowska-Fidala est maîtresse de conférences à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Wrocław. Auteure d'une thèse sur la réception des Goncourt (*Edmond et Jules de Goncourt en Pologne. 1860-1918*, Oficyna Wydawnicza ATUT, 2019), elle s'occupe actuellement de la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle travaille principalement sur Joris-Karl Huysmans et Jules Barbey d'Aurevilly.

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 26.01.2023 Accepted : 22.03.2023 Published : 30.06.2023	ÉTUDES	ASJC 1208
		
ORCID : 0000-0002-2861-8131		
A. Sadkowska-Fidala, « Satisfaire sa faim : destin, dessein et vocation dans <i>À vau l'eau</i> de Joris-Karl Huysmans », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 34, pp. 171-187. DOI : 10.4467/23538953CE.23.017.17934		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		